

Un livre rare

Une nouvelle de Florent Boucharel

Une lumière de cuivre inondait la pièce, tamisée par les paravents en papier de soie, rendant l'humidité plus étouffante encore. Dans cette atmosphère lourde, l'épaisse fumée de mon cigare tourbillonnait mollement, fuligineuse.

« Je recherche le Livre, » dis-je.

Le vieillard assis au sol en face moi resta immobile.

« C'est une quête dangereuse, » finit-il par dire.

–Disons que j'aime le danger.

–Encore faut-il pouvoir le mesurer correctement, avant de s'y exposer. Mais puisque vous recherchez le Livre, c'est que vous n'avez déjà plus l'esprit sain. Le Livre mettra fin à votre dérèglement en mettant fin à vos jours.

–Vous allez donc me dire où je peux le trouver ?

–Celui qui le tient aujourd'hui en sa possession se nomme Iqbal Shirazi, et demeure à Bénarès. »

Puis le vieux Ming Li se tut, reprenant l'apparence d'une momie décrépite, rongé par un mal ineffable. Je me levai et sortis, me replongeant dans la cohue de Hong-Kong.

Une semaine plus tard, je me trouvais à Bénarès en quête d'Iqbal Shirazi, dit le nécromant halluciné, qui s'était constitué une petite clique de sectateurs fanatiques autour de ses enseignements occultes et selon toute vraisemblance criminels. Je passe sur mes démarches pour obtenir un rendez-vous. Il vivait dans le pire quartier de la ville, lieu de misère effroyable, refuge de fous et de criminels, où vaches et mendiants lépreux se côtoyaient au milieu des immondices et parfois même de cadavres sucés par les mouches. Perdue au milieu d'un labyrinthe de ruelles toutes plus nauséabondes les unes que les autres, sa demeure, une caverne plutôt qu'une maison, s'enfonçait sous terre au lieu de s'élever en étages au-dessus de la rue.

Descendant quelques marches d'escalier en terre sèche à demi écroulés, je me retrouvai à l'entrée d'un souterrain pestilentiel. L'encens ne parvenait pas à dissiper une tenace et révoltante odeur de putréfaction. Un paria vint à ma rencontre, car j'étais attendu, et me conduisit par ce dédale dans la pièce où je devais trouver Iqbal. Une étroite ouverture au niveau de la rue filtrait une faible lumière, qui périssait avant de toucher le sol. Entouré de quelques objets indescriptibles dont les amateurs d'occultisme feraient leur miel, Iqbal se tenait assis dans un coin de la pièce. Comme il était sur une natte à même le sol, dont j'ai dit que la lumière ne l'atteignait pas, je n'eus de lui qu'une vague impression, d'autant plus que le paria me demanda de m'asseoir à quelque distance sur une autre natte. Iqbal, enturbanné, me fit toutefois l'effet d'être d'une maigreur effroyable. Et ses yeux brillaient dans la pénombre d'un éclat fiévreux qui semblait exclure d'emblée un esprit sain. L'entretien devait se tenir en ourdou, langue que je pratique.

« Avez-vous le Livre en votre possession, Iqbal Shirazi ? demandai-je.

–Oui, se contenta-t-il de répondre.

–Voulez-vous me le vendre ? Je suis prêt à mettre le prix.

–Ainsi, vous êtes venu pour le Livre...

–Oui, je souhaite l’acquérir. Je viens de recevoir un héritage et peux y consacrer beaucoup d’argent. »

Il marmotta dans sa barbe d’un noir de jais des paroles auxquelles je ne compris rien, puis se leva pour porter sa carcasse désarticulée dans le coin opposé de la pièce, où il prit deux bols, dont il me tendit l’un. Il m’invitait à partager un modeste repas. Je tentai dans un premier temps de décliner, mais son insistance avait quelque chose d’agressif qui n’augurait rien de bon pour nos négociations concernant le Livre si je m’obstinais à refuser. Je pris donc le bol, dans lequel se trouvait une bouillie peu ragoûtante, et attendis qu’Iqbal se rassît à sa place. Il se mit à manger, comme de juste avec les doigts.

Une soudaine appréhension m’envahit. Cette pièce obscure, cet homme abominablement contrefait à la réputation sinistre, ce bol au contenu répugnant, m’oppressèrent. Cela ne dura qu’un instant. J’écartai les mouches du bol et plongeai les doigts dans la bouillie. Le goût de celle-ci était tellement immonde que je crus vomir sur le champ. Iqbal éclata d’un rire frénétique, qui me fit, de surprise, échapper le bol des mains ; son contenu se répandit au sol. Le misérable pointa sur moi un long doigt osseux, avec un rictus hideux d’allégresse, en criant :

« A’zag Sogoth : le poison de la répulsion ! »

Je ressentis un vertige profond, qui devint un tournoiement démentiel dans lequel se perdaient tous mes sens, et tombai inconscient.

À mon réveil, j’étais ligoté de la tête aux pieds, un bâillon dans la bouche et les yeux bandés. De plus, j’étais porté sans ménagement sur l’épaule de quelqu’un. Aucun des mouvements que je fis pour me libérer n’eut d’effet. C’est alors que j’entendis le scélérat Iqbal Shirazi, présent, perçus-je par les sens qui me restaient, au milieu de quelques autres personnes, dont celle qui me portait :

« Tu voulais le Livre ! Eh bien, je vais te faire sauter les étapes et te montrerai directement une découverte qu’il m’a permis de faire. »

Au bout de quelques instants, je fus jeté au sol, où l’on me retira le bâillon et le bandeau, ainsi que les liens qui m’entravaient les jambes (mais non ceux des mains). Nous étions dehors, il faisait nuit. Du sol où j’étais couché je ne vis autre chose que, se découpant sur un massif de montagnes éclairées par la lune, plusieurs têtes, dont celle, plus proche de moi, d’Iqbal. Ce dernier dévoila ses chicots pourris dans le même rictus hideux que je lui avais vu plus tôt, et me poussa du pied avec ces mots sarcastiques :

« Bonne lecture, mon ami ! »

Accompagné par les rires hystériques de cette bande malfaisante, je dévalai, roulant sur moi-même, une pente abrupte et parsemée de cailloux et d’arbustes. Au bas de cette côte s’ouvrait un gouffre dans lequel je chutai en hurlant. Cette chute me plongea dans les eaux d’un

lac. Remontant à la surface, je nageai, des seules jambes, jusqu'au bord, où je pris un peu de temps pour trancher les liens qui m'entravaient encore les mains avec des cailloux. Aux rayons de lune qui éclairaient vaguement le fond du gouffre, j'inspectai les lieux autour de moi. Escalader la paroi pour remonter semblait exclu. Je découvris également un boyau creusé dans la roche : allait-il en sortir quelqu'un ou quelque chose ?

Je passai le reste de la nuit immobile et silencieux, des cailloux à la main pour me défendre en cas d'attaque –car je m'attendais à je ne sais quelles autres suites de cette perfidie de l'Indien– mais il ne se produisit rien de plus. Le jour allait me permettre de mieux apprécier la situation.

Au matin, mes recherches confirmèrent qu'il serait impossible d'escalader la paroi. Je lançai des appels dans l'espoir d'être entendu. Cela dura toute la journée, personne ne se présenta. Je continuai mes appels pendant une partie de la nuit ainsi qu'au matin du jour suivant, avec le même insuccès, et je commençai dès lors à me dire que j'allais mourir d'inanition au fond de ce trou. Du reste, si l'infâme Iqbal avait pensé que j'aurais une chance de m'en sortir à l'aide de gens qui passeraient par là, aurait-il choisi ce moyen de se débarrasser de moi ? Ou voulait-il seulement me donner une leçon ? Je ne comprenais nullement ses paroles, qui me revenaient à l'esprit, selon lesquelles, en me jetant là, il me montrait une découverte du Livre.

Mes appels demeurant toujours sans réponse, le boyau ouvert dans la roche m'apparut comme étant la seule issue possible. Par friction, je parvins à mettre le feu à du menu bois : ce foyer de fumée, pour peu que celle-ci parvînt à monter assez haut (ce qui semblait tout de même assez douteux au vu des maigres ressources présentes en combustible), pouvait, en se substituant à mes appels à l'aide, attirer l'attention sur ma situation. En attendant, j'allais explorer le tunnel pour voir s'il conduisait vers une sortie.

Muni d'une torche improvisée, et portant à la ceinture tout le reste de bois trouvé au fond du gouffre pour la renouveler dans les ténèbres du boyau, je pénétrai dans ce dernier. C'était un tunnel étroit, où je devais à certains moments me baisser et à d'autres me mettre de profil pour continuer d'avancer. À quelques centaines de mètres à l'intérieur, la flamme de ma torche embrasa, en entrant en contact avec elle, une fine pellicule poisseuse qui s'étendait à partir de là dans le tunnel. Je fus incapable de conjecturer ce que pouvait être cette substance, dont mes vêtements furent bientôt entièrement recouverts. Elle se désagrégeait par ailleurs très localement au contact de la torche, sans que le feu ne prenne ni ne s'étende à l'ensemble de la pellicule.

Le tunnel continuait de s'enfoncer dans la roche sur des centaines de mètres, en l'absence de tout embranchement, et sans monter ni descendre. À un moment, je vis au sol un os, que je n'eus aucune difficulté à identifier comme un fémur humain. Les restes du squelette, ainsi que le crâne, se trouvaient éparpillés sur quelque longueur le long du tunnel. Surmontant mon malaise à cette découverte macabre, je m'emparai du fémur et de quelques autres os un peu longs pour compléter mon stock de combustible, à la manière des hommes du Paléolithique quand, entre autres, ils manquaient de matière ligneuse (l'os possède une faible conductivité thermique et est donc relativement peu inflammable, mais à partir de la torche en bois que j'avais je savais pouvoir enflammer les os).

En poursuivant, je découvris d'autres squelettes le long du tunnel. Certains étaient encore couverts de quelques fragments de chair, qui présentaient une étrange caractéristique :

ces fragments semblaient en effet enduits d'une indéfinissable sécrétion coagulée, comme si les corps avaient été plongés dans je ne sais quelle substance. C'est alors qu'une pensée me traversa l'esprit, une pensée terrifiante qui me glaça le sang : je venais d'imaginer que cette pellicule qui m'entourait de toutes parts eût pu être une toile d'araignée. Mais quelle sorte d'araignée cela pouvait-il bien être là ? L'idée était manifestement grotesque. Et s'il s'agissait de l'œuvre d'une colonie d'araignées (de quelque espèce que celles-ci pussent être), elle semblait à présent abandonnée.

J'étais immobile, me demandant s'il convenait de poursuivre plus avant ou bien de ramasser d'autres ossements pour alimenter le feu à l'extérieur (car je n'avais pas entièrement renoncé à l'idée que quelqu'un finirait par me trouver au fond du gouffre et pourrait m'aider à en sortir d'une manière ou d'une autre). Or, tandis que j'étais ainsi immobile, la pellicule mystérieuse bougea : elle fut agitée d'un léger balancement, alors que la flamme de ma torche, droite, ne trahissait aucun courant d'air. Cette impression de mouvement de la pellicule ne dura pas, cependant. Ce tunnel interminable, comme l'ensemble de ma situation, éprouvaient mes nerfs, pensai-je.

Je décidai de poursuivre l'exploration du souterrain. M'immobilisant de nouveau après quelques pas, pour dissiper entièrement la désagréable impression qu'avait produite sur moi le mouvement de la pellicule, je constatai une fois de plus qu'elle bougeait seule. Et cette fois-ci le mouvement dura davantage qu'un instant. Une autre présence se trouvait-elle en ces lieux ? Qu'était-ce donc ? Mais cette fois l'idée me vint que ce mouvement pouvait, en dépit de l'immobilité de ma torche, être produit par un courant d'air dans une autre partie du souterrain frappant la pellicule dans cette autre partie et se propageant par toute la pellicule jusqu'à l'endroit où je me trouvais. Cette idée, avec la possibilité qu'elle représentait d'une sortie vers l'extérieur et la liberté, prit le dessus et je continuai d'avancer (non sans toutefois me munir d'un des os que j'avais ramassés et d'en casser le bout en pointe avec le pied, prêt à m'en servir comme d'une arme).

J'entrai peu après dans une grotte plus large et plus haute, elle-même en grande partie occupée par la pellicule géante. Là, le mouvement de cette dernière était plus nettement perceptible, comme si j'approchais du courant d'air –ou de la présence– qui le produisait. Ce mouvement était alors une sorte de pulsation régulière. Mon espoir, si toutefois ce n'était pas de l'angoisse, crût fortement, je commençai en même temps à respirer avec difficulté, sans qu'il me fût possible de distinguer si c'était là l'effet de l'air raréfié ou du chaos indescriptible d'émotions qui me saisissait. Faisant encore quelques pas, je vis au fond d'une cavité creusée dans la paroi de la grotte, à ma gauche, la flamme de ma torche se refléter en plusieurs foyers sur de petites surfaces noires et polies. Lorsque je pris conscience que ces surfaces noires étaient des yeux qui me scrutaient, je crus défaillir et laissai tomber ma torche et mon arme au sol.

Il y avait là en effet une énorme araignée, monstrueuse par la taille, qui m'arrivait jusqu'à la poitrine. L'horreur d'une telle apparition était doublée par une impression de puissance et de malignité telle, émanant de sa forme chitineuse et par endroits velue, que je crois pouvoir dire que mon cœur s'arrêta véritablement de battre, ne fût-ce que quelques instants, quand les différentes données des sens furent rassemblées par mon cerveau pour composer l'image complète de cette abomination innommable.

Le monstre ouvrait et fermait les crochets de sa gueule en me regardant. Je n'osai faire le moindre geste, ayant la certitude que la fuite déclencherait l'assaut du monstre, qui semblait

éprouver –du moins c’est ce que je ressentis– une forme de jubilation à prolonger ce moment de contemplation de sa proie, tandis que la torche, au sol, jetait ses dernières flammes au milieu d’un nuage de fumée. J’allais être plongé dans les ténèbres, à la merci du monstre !

C’est alors que je me souvins très distinctement d’une caractéristique du tunnel que je n’avais fait jusque-là qu’enregistrer mentalement, sans m’y arrêter, à savoir que, non loin de l’entrée de cette grotte, s’ouvrait dans la paroi latérale une sorte de faille dans laquelle je pourrais me glisser de biais, en espérant de cette manière avancer suffisamment, serré entre les deux plans, pour échapper au monstre, lequel ne pourrait sans doute pas se jeter dans une fissure aussi étroite. C’était là, pensais-je, mon seul refuge possible, en attendant je ne sais quel miracle. Car il me paraissait évident que je ne l’emporterais pas à la course contre un pareil monstre jusqu’à la sortie (et le lac).

Tandis que je préméditais d’aller me jeter dans la fissure, l’araignée bondit sur moi. Le bras que j’opposai à cet assaut subit fut arraché jusqu’au coude. Dès lors, l’instinct, confronté à cette atroce douleur, prit le pas sur toute réflexion et, aux ultimes flamboiements de la torche, je courus comme un dératé jusqu’à la fissure. Il semblerait que le membre qu’elle m’arracha ait distraité l’araignée un instant et qu’elle ne se mit pas à ma poursuite aussitôt, car le fait est que je parvins à me glisser dans la faille avant qu’elle ne m’y rejoignît. Et elle ne put y engager que ses crochets dégoulinants. Je continuai à me faufiler aussi profondément que possible dans cette anfractuosités, loin de l’entrée où j’entendais le monstre souffler et siffler horriblement. Cette fissure s’étendait sur des dizaines et des dizaines de mètres, dans lesquelles je m’insinuais sans relâche, dans l’espoir fou d’une sortie. J’avais échappé au monstre mais j’étais aux portes de la mort à cause de ma blessure. Dès le moment où, pour mon salut, l’anfractuosités s’élargit un peu, je pressai la plaie de l’amputation avec ma chemise afin de stopper l’hémorragie.

Le chemin commença à monter en pente, et au bout de je ne saurais dire quelle distance je sortis à l’air libre, dans le jour finissant. Au milieu des étendues désertes où je me trouvais, je n’aperçus aucune trace de vie humaine et pris par conséquent une direction au hasard, espérant trouver de l’assistance pour ma blessure. Je crois bien que je passai une nuit entière à marcher et que ce n’est que le lendemain que je fus recueilli, plus mort que vif et délirant de fièvre et d’empoisonnement, par des missionnaires chrétiens qui tenaient un dispensaire dans la région, et furent, de longue date, les seuls à s’aventurer dans ces parages inhospitaliers.

C’est ainsi, par miracle, que je survécus au piège atroce qui me fut tendu par l’infâme Iqbal Shirazi dans ma quête du Livre. Le nécromant halluciné a entre-temps payé ses crimes innombrables, assassiné par l’un de ses propres séides convoitant pour lui-même le titre de gourou. Bien que j’aie perdu mon bras droit dans cette aventure et que les crochets de l’araignée monstrueuse m’aient en outre empoisonné le sang, je n’ai pas renoncé à mettre la main sur le Livre.